

Jean-Paul II, « médium » et message

Lise Noël

Volume 26, numéro 6 (156), décembre 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31207ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Noël, L. (1984). Jean-Paul II, « médium » et message. *Liberté*, 26(6), 90–94.

LISE NOËL

JEAN-PAUL II, «MÉDIUM» ET MESSAGE

Le phénomène a été souvent relevé: la personnalité de Jean-Paul II produit un effet plus profond sur les foules que ne le fait son discours sur des esprits désormais plus critiques, davantage marqués par l'empreinte d'une société sécularisée. Conscients de ce fait et craignant sans doute les réactions négatives qu'aurait provoquées l'énoncé de directives trop précises, les évêques locaux ont préféré, lors de la visite du pape au Canada, mettre l'accent sur le message «de sa personne».

Ce message ne pouvait cependant manquer d'être équivoque car il entretenait la confusion entre la dévotion véritablement religieuse d'une part, et le culte du chef ou le culte de la vedette, de l'autre. Deux types de culte qu'il faut d'ailleurs distinguer à leur tour, le premier impliquant souvent le second sans que l'inverse soit nécessairement vrai. L'un et l'autre se définissent toutefois par leur rapport au charisme: charisme de la fonction (*l'Amstcharisma* de Max Weber) dans le cas du chef, charisme plus immédiatement personnel dans celui de la *star*.

Le chef étant par définition connu (et d'autant plus connu que le groupe qu'il dirige est important ou que les moyens de communication sont développés), il arrivera qu'il provoque par la suite (mais par la suite seulement) la même curiosité fascinée que celle que suscite la vedette. Si «magique» que soit l'ascen-

dant personnel de Karol Wojtila, l'évêque de Cracovie aurait-il pu prétendre à l'impact qu'exerce le pape Jean-Paul II? Demeurée fidèle à ses allégeances néo-démocrates, la «colombe» Trudeau aurait-elle jamais été en mesure de se transformer en «prince» outaouais? De même, les journalistes américains les plus critiques ne semblent-ils pas prêter au président des Etats-Unis une subtilité supérieure à celle qu'ils reconnaissaient au candidat Reagan?

Plus que la répression sans doute, c'est encore le charisme de la fonction qui explique l'attachement séculaire que des peuples, déjà plus sensibles à l'image qu'à la substance, ont continué de manifester à l'endroit de monarques souvent cruels, parfois crétins ou, à l'instar du commun des mortels, généralement moyens. Le roi est mort, vive le roi! L'individu s'est éteint, la fonction perdure. Comme perdurera le titre de «Sainteté» attaché même au pape le plus indigne...

Seules les guerres ou les révolutions peuvent rompre la magie de la fonction. La personnalité de l'homme qui la remplit alors n'a plus guère d'influence sur le cours des choses, comme le montre l'exécution du pourtant très peu despotique Louis XVI.

Mais la nostalgie de la monarchie demeure. Elle se traduit, spécialement en période de crise, par la quête de «l'homme fort». Cette nostalgie n'est sans doute pas étrangère au véritable culte qui s'adresse à Jean-Paul II, «roc» spirituel sur lequel s'appuient des individus qu'isole davantage encore l'éclatement actuel des solidarités.

Révérance pour la fonction sacrée, donc, mais aussi adulation ambiguë du «monstre sacré». C'est ainsi que l'actrice Grace Kelly a pu devenir princesse de Monaco comme plus tard son collègue Ronald Reagan, monarque élu des Etats-Unis. Aussi populaire que la royale Lady Diana à laquelle le magazine américain *U.S.* le comparait d'ailleurs en 1983, l'actuel Souverain Pontife n'est-il pas lui-même un ancien acteur?

Grand voyageur... devant l'Eternel, Jean-Paul II

est aussi un maître de la communication. Plus d'un esprit réfractaire se sera laissé prendre à la magie des décors spectaculaires mis en scène pour ses visites «pastorales». Et si les journalistes se plaignent de ne pouvoir vraiment approcher l'homme, tous auront été en mesure de voir la photographie du Vendredi Saint montrant le pape *dans son confessionnal* (selon l'agence France-Presse, il aurait même consacré treize minutes à une pénitente particulière!). Bien que relativement peu de personnes encore semblent connaître le don qu'il a fait au sanctuaire de Fatima de l'une des deux balles tirées sur lui en 1981 (l'Associated Press dit ignorer s'il s'agit de celle qui a touché la main ou de celle qui a atteint l'estomac...), beaucoup auront cependant pu assister au pardon télévisé qu'il accordait à son assaillant.

«Nous autres, on a manqué le spectacle du pape. C'est pour ça qu'on serait déçu de ne pas voir Michael Jackson», confiaient à *La Presse* des adolescents en route vers le stade olympique. Repris plusieurs fois (et par des esprits moins... innocents), ce rapprochement soulevait en fait le problème du triomphalisme de l'Eglise plus que celui de son recours à l'artifice.

Car la différence reste incommensurable entre l'élan fétichiste qui pousse une génération vers l'idole du moment et le mouvement de masses entières cherchant l'apaisement auprès d'un thaumaturge. Indépendamment d'une certaine complaisance dont on pourrait soupçonner le personnage ou des contradictions flagrantes que trahit son discours politique et moral, le fait demeure qu'il touche des gens peu vulnérables au culte de la vedette, en plus d'être perçu par des catholiques sincères comme une sorte de médium suprême à travers lequel s'exprimerait l'Esprit.

Jean-Paul II comme véhicule et pôle de cristallisation du désir spirituel: sans doute était-ce là ce qu'entendaient les évêques québécois et canadiens qui souhaitaient mettre l'accent sur le message de la personne du pape plutôt que sur celui de son discours.

Mais bien que d'une importance secondaire peut-

être quand il s'adresse à des croyants qui y trouvent un simple encadrement à leurs aspirations individuelles, le message de ce discours prend tout son relief lorsqu'il traduit la volonté de l'*institution ecclésiastique* de modeler la société civile tout entière: «Vous ne pouvez pas vous résigner à ce que le christianisme soit relégué, même pour un temps, en dehors des convictions et des mœurs de vos compatriotes», disait Jean-Paul II aux prêtres et aux séminaristes venus l'entendre à l'oratoire Saint-Joseph. Au même moment, Ronald Reagan recevait les félicitations des évêques américains pour avoir posé le postulat du lien nécessaire entre la religion et la politique.

Cette remise en question d'un principe aussi fondamental (et chèrement acquis) que celui de la séparation de l'Église et de l'État est donc servie par des leaders dotés du double charisme de leur personnalité et d'une fonction prestigieuse. Cette prise de position est particulièrement choquante chez un Ronald Reagan non seulement oublieux de la constitution de son pays, mais «redécouvrant» à l'heure électorale une pratique religieuse depuis longtemps abandonnée.

Situé bien au-delà de l'opportunisme politique, le paradoxe de Jean-Paul II sourd au contraire de la sincérité même du personnage. C'est le paradoxe que décrivait Arthur Koestler dans *The Lotus and the Robot*: celui de l'homme de Dieu qui ne dédaigne pas l'art de la mise en scène, du prophète dont l'influence tient plus au charisme individuel qu'à la teneur de son enseignement, de la personnalité chaleureuse et apaisante qui n'en maintient pas moins par son dogmatisme la masse des croyants dans un état de culpabilité constante.

Bien que le *contenu* de la doctrine du pape n'exerce qu'un impact mitigé sur la mentalité, la *structure* qu'elle revêt risque donc d'entretenir par sa rigidité même tous les intégrismes renaissants. Ainsi le message de sa personne finit-il par contredire celui de son discours... auquel il sert pourtant de véhicule privilégié.

Ce n'aura pas été le moindre paradoxe de la visite de Jean-Paul II au Canada que ses propres évêques aient cru devoir occulter le second en exaltant le premier.